

folio
POLICIER

CARYL FÉREY

THRILLER

Okavango



folio
POLICIER

CARYL FÉREY

THRILLER

Okavango

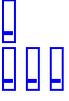


Caryl Férey

Okavango

Gallimard

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2009, avec *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar 2012 du magazine *Lire*, *Condor* et, plus récemment, *Paz*.



*À Lison,
Petit Lion des Grandes Plaines*

Un être humain, c'est une lumière libre qui se fait braise quand elle tombe, et incendie quand elle se relève.

NELSON MANDELA

PREMIÈRE PARTIE

Le caméléon

0

D'étranges rumeurs couraient sur Wild Bunch ; elles disaient que des hommes s'y transformaient la nuit, que les empreintes de leurs pas disparaissaient soudain du sol, qu'ils devenaient lions, ou léopards, qu'ils tuaient au hasard ceux qui s'aventuraient sur leur territoire, qu'on retrouvait des cadavres lacérés au-delà des clôtures électrifiées, à demi dévorés... Isra n'était pas rassuré en foulant le sol de la réserve. L'homme qui l'avait embauché comme pisteur s'en moquait, il n'était pas d'ici, trop blanc pour craindre les esprits qui depuis toujours rôdaient autour des bêtes sauvages.

Celui qu'on appelait le Baas avait débarqué dans son village avec sa casquette NYC, ses lunettes de soleil et son pick-up, distribuant des Coca aux désœuvrés que la pandémie avait jetés au chômage, et ils n'avaient pas tardé à sympathiser. Les Ovambos (les « bonnes personnes ») n'étaient pas des gens méfiants. Isra avait aussi accepté la nourriture que le Baas avait apportée les jours suivants, les tee-shirts, puis le téléphone portable, jusqu'à devenir redevable, dépendant. Alors, quand son bienfaiteur lui avait proposé de l'argent pour pister des rhinocéros, Isra avait accepté. Dix mille dollars namibiens – environ 620 euros – pour un simple repérage de nuit : soit dix chèvres, la possibilité de se constituer un petit troupeau. Un autre avenir.

Le Baas assurait qu'il avait un moyen sûr de pénétrer dans la réserve de Wild Bunch, les rhinocéros y étaient nombreux, dont un spécimen à longue corne qui serait sa cible principale. Isra profiterait de l'aube pour localiser

les bêtes, un jeu d'enfant pour un pisteur de sa trempe, avant de retrouver le Baas au point de rendez-vous.

Le jeune Ovambo avait suivi le plan, une boule au ventre à l'idée de croiser des hommes à crinière de lion, mais il s'était faufile sans encombre. Avec la lune pour guide, puis les premières lueurs du jour, Isra avait fini par débusquer deux déjections différentes, qui dataient de quelques heures : la plus grosse, terminée par une petite crête, était celle d'un mâle, la seconde, plus ronde, celle d'une femelle. Isra avait suivi les traces des rhinocéros dans le bush puis ce maudit vent d'est s'était mis à souffler.

Un vent sec et poussiéreux qui surgissait soudain et mordait le paysage. Une des plaies du Kalahari.

Le pisteur ne tarda pas à livrer bataille contre la furie qui étreignait sa gorge, le poussait en rafales désordonnées sur le sol inégal, soulevant des torrents de poussière qui le rendaient presque aveugle. Isra se dirigea à tâtons vers l'abri le plus proche, priant pour ne pas s'égarer comme les juvéniles des troupeaux pris dans les tempêtes de sable. Il avait perdu les traces des rhinocéros et ne sut bientôt plus se repérer dans le chaos. Lever la tête ne servait à rien. La plaine désertique n'offrait nul endroit où se réfugier, que des arbustes fantômes et des épineux qui accrochaient ses vêtements et éraflaient sa peau. Isra aurait pu s'asseoir au pied de l'un d'eux, attendre que le vent d'est se calme en se calfeutrant sous son tee-shirt, mais l'instinct lui disait de continuer à marcher en quête d'un refuge plus sûr. Bousculé par les bourrasques, il progressa sous le ciel chargé d'aiguillons qui giflaient son visage. Les odeurs aussi avaient disparu. Une forme se dessina alors dans la tourmente ; une ombre à plusieurs têtes épousant le relief... Un lodge ?

Isra chercha la salive qu'il n'avait plus – que faisait-il si au sud ? Le vent l'avait déporté vers les seules habitations de la réserve, à quelques centaines de mètres, figées comme lui dans le brouillard aveuglant de l'aube. Un frisson coula alors le long de son échine, presque surréal : le danger était là,

tout près, et lui ne voyait rien d'autre que cette tour sombre dressée dans le tourbillon de poussière. Il songea aux hommes-lions, aux métamorphoses fabuleuses, et ses poils se hérissèrent.

Les esprits lui jouaient des tours, le punissaient pour une faute qu'il n'avait pas commise ou le mettaient en alerte. Le jeune pisteur tenta de se rassurer, de se dire que les Ovambos étaient des gens bons, que personne n'avait de raisons de lui en vouloir, mais tout lui criait de prendre ses jambes à son cou. Car un souffle mortel fondait sur lui.

Isra hurla de terreur, trop tard.

1

Les chasses aveugles du XIX^e siècle avaient lancé la ruée vers l'Afrique et les premières tueries de masse – douze mille éléphants massacrés pour la seule année 1887. Maharadjahs, émirs, rois et princes fortunés, industriels en manque de sensations fortes, chasseurs de trophées ou d'ivoire, les caravanes partaient dans la brousse et les forêts africaines pour des semaines de traque, des centaines de porteurs et serviteurs embarquant argenterie, vaisselle, toilettes, lits à baldaquin et mobilier divers. Les cours des rois et les premières agences de tourisme se succédaient à la suite de ces gens bien nés qui trouvaient exotique la mise à mort d'animaux alors à peine craintifs, puis l'hécatombe se démocratisa. Récits de peur bleue face à la charge d'un lion, de maladies attrapées là-bas, de nègres qui parfois se rebellaient et créaient des sociétés secrètes, comme ces aimables Mau-Mau devenus la nuit coupeurs de têtes et attaquant les fermes des Blancs à la machette ; l'Afrique était le terrain de chasse de l'Europe et de l'Amérique. Enfin, le gibier devenu rare et fuyant à force de massacres, on avait décidé, au milieu du XX^e siècle, de parquer la faune rescapée, créant ainsi les premières réserves animalières.

De l'or à sang chaud pour les mafias du braconnage, qui aujourd'hui en avaient fait le quatrième commerce illégal au monde.

L'Afrique australe n'était pas épargnée par le trafic. Sentant le vent de l'apartheid tourner en leur défaveur, des officiers de l'armée sud-africaine

avaient monté des sociétés privées de sécurité, en fait des compagnies de mercenaires répondant à la demande. On échangeait les animaux ou leur ivoire contre du pétrole et des diamants, alimentant les guerres jusqu'en Sierra Leone. Enfin, les paix relatives avaient fini par contraindre les belligérants et ceux qui tiraient les ficelles à changer leur fusil d'épaule. Ancien gradé de l'armée sud-africaine, expert de la guerre en brousse, Rainer Du Plessis avait vite compris que les animaux sauvages, de plus en plus rares, devenaient encore plus précieux.

Le bouillon aux dés de peau d'éléphants commençant à concurrencer la soupe d'ailerons de requins, la chasse aux pachydermes avait repris de plus belle. Du Plessis et ses hommes utilisaient surtout le cyanure, qui tuait plus facilement que les balles ; les exploitants des mines d'or disposaient de stocks à usage local, on pouvait s'arranger avec eux comme avec les villageois qui connaissaient le parcours des éléphants. L'ivoire était exfiltré brut ou transformé sur place – Kenya, Ouganda, Burundi, Zambie, Zimbabwe –, les longues défenses étaient coupées en tronçons, celles des juvéniles ou des petits transformées en bijoux et en babioles par les artisans locaux. Le nombre d'éléphants d'Afrique diminuant au fil du temps, les quatre cent mille survivants risquaient d'autant plus la mort que leur prix augmentait du fait de leur rareté.

Mais le must restait le rhinocéros.

Rainer Du Plessis avait réalisé son plus gros coup en 2013, au Mozambique, quand l'intégralité des trois cents rhinos recensés dans le parc du Limpopo avaient été exterminés par ses soins. L'Afrikaner avait frappé vite et fort, gagnant le surnom de « Scorpion ».

L'ancien officier avait embauché ses meilleurs hommes, resserré les liens de ses filières avec les agents corruptibles des pays concernés par la sauvegarde des espèces, où son pragmatisme décomplexé finissait de convaincre les réticents – « Si tu ne prends pas cet argent, un autre le prendra ». Le Scorpion possédait plusieurs passeports, prenait parfois le

soin de se grimer ou de teindre ses cheveux poivre et sel selon l'identité qu'il choisissait, de faux profils qu'on retrouvait sur internet et autant d'activités dans le commerce et l'import-export qui lui servaient de vitrine légale. Une armada de camions sillonnait l'Afrique subsaharienne, ses bateaux mouillaient dans les ports de Walvis Bay, Durban, Lagos, Mombasa, Lomé, remplissant de marchandises diverses les containers où l'on pouvait tout cacher.

Du Plessis avait étendu son empire en toute discrétion, se montrait peu ou sous son meilleur jour, côtoyait décideurs et VIP impressionnés par son argent et ses largesses caritatives, défiscalisait en arrosant les partis politiques au pouvoir.

M. Zeng connaissait le Scorpion de réputation – la bête noire des rangers, qui n'avaient de lui que des portraits-robots rarement concordants, et aucune identité fiable.

Importateur de produits destinés à la médecine traditionnelle, M. Zeng n'était jamais allé en Afrique et le restaurant où il venait de retrouver l'Afrikaner était réputé chez les amateurs de viande exotique comme lui. Un repas de gourmet, très cher, à la hauteur des services fournis.

— Vous allez voir, assura Du Plessis, c'est tout simplement exquis...

Le Chinois en salivait de l'autre côté de la table, l'embonpoint comme cliché dans son costume de sueur. Le Scorpion avait réservé la meilleure table de Nairobi pour son plus gros client, dans une arrière-salle à la décoration massai. Rodé aux repas d'affaires, Du Plessis plastronnait, sûr de son effet. Le temps de préparation étant conséquent, M. Zeng aurait un appétit d'ogre quand on apporterait son fameux plat. Le mets était évidemment interdit à la consommation mais un lobbying forcené des restaurateurs de Nairobi et quelques petits arrangements privés avaient assoupli la législation. Les clients se pressaient : notables, politiques, hommes d'affaires, vedettes...

— Les gens veulent ce qu'ils ne peuvent pas avoir, commenta le Sud-Africain, c'est l'essence même du capitalisme.

Affilié au Parti communiste chinois, M. Zeng acquiesça.

— Vous avez un élevage, n'est-ce pas ?

— Dans le Natal, oui, confirma l'Afrikaner. Il a fallu exporter quelques spécimens pour assurer une reproduction viable, mais celle-ci ne sera jamais exponentielle. C'est aussi ce qui fait son charme : ces splendeurs de la nature ne se reproduisent pas comme des porcs !

Emporté par son élan, et devant le sourire crispé de son interlocuteur, Du Plessis comprit qu'il avait commis une bourde – les Chinois étaient de grands consommateurs de cochon, symbole de chance et de prospérité.

— Enfin, vous jugerez par vous-même, dit-il pour noyer le poisson.

La chemise immaculée de M. Zeng commençait à s'auréoler aux aisselles malgré la climatisation.

— Et ma commande ? s'enquit-il.

— On s'en occupe, en ce moment même.

Vingt kilos de cornes de rhinocéros, soit plus d'un million de dollars US de chiffre d'affaires.

— Vous me garantissez la quantité ?

— Avant la fin du mois, comme convenu.

— Par containers ou par avion ?

— Le plus rapide.

— Et le Longue-Corne ?

— Il sera bientôt dans notre ligne de mire.

— Parfait ! sourit M. Zeng.

Du Plessis avait la morphologie bufflonne de ses ascendants boers, le crâne et le teint rougis par le soleil, une courte moustache drue et grisonnante sur un visage rond plutôt commun, le regard assuré de l'entrepreneur à l'automne de sa vie et des mollets énormes plus à l'aise dénudés que sous un pantalon de costard.

Une rumeur enfla dans les allées du restaurant : les serveurs arrivaient avec la cage.

Les murmures accompagnèrent la ribambelle noire endimanchée qui dirigeait le trophée sur roulettes jusqu'à leur table. La mine rebondie, riboulant des yeux avec une satisfaction cette fois-ci non feinte, M. Zeng jouit à plein du cérémonial : il était le client le plus important de l'établissement, et la bête était réellement impressionnante derrière les barreaux. Un tigre mâle, dont les crocs luisaient comme des sabres.

Rainer Du Plessis vantait les caractéristiques et les légendes qui entouraient l'animal quand son portable vrombit dans sa poche. C'était Joost, son neveu... Il se détourna de la nappe blanche pour prendre la communication.

— Je suis occupé, qu'est-ce qui se passe ?

— On a un problème, répondit Joost : le deuxième pisteur n'est pas revenu. Je l'ai envoyé dans la réserve privée hier, mais lui aussi s'est volatilisé. Aucun corps n'a été découvert, d'après nos infos, ni le sien ni celui du premier pisteur. À mon avis, ils n'en sont jamais sortis.

— Et les rhinos ? Le Longue-Corne ?

— Sans pisteur, autant chercher une aiguille dans une botte de foin... Je ne sais pas ce qui se passe dans cette réserve mais ça ne me plaît pas.

Joost s'occupait du terrain, le Scorpion des transactions avec la clientèle asiatique, et il n'aimait pas les contretemps, encore moins quand son acheteur se trouvait face à lui. M. Zeng souriait d'aise tandis qu'on s'activait autour de la cage, demandait aux serveurs qu'on le prenne en photo devant le grand fauve, aussi drogué qu'il pouvait l'être tout en tenant encore debout.

— Je te rappelle, abrégé Rainer.

Car la machine était prête.

Alerté, le tigre lança un regard de feu aux hommes qui s'agitaient près de lui. Il fallait que la bête soit vivante, fraîcheur oblige, avant d'être préparée par les cuisiniers.

— À vous l'honneur, monsieur Zeng ! l'encouragea Du Plessis, revenu aux affaires.

Le Chinois leva son quintal pour saisir le manche du pic d'acier relié à une boîte au voltage surpuissant : la mise en marche fit reculer le félin. Ce n'est pas son instinct qui le fit feuler et plaquer ses oreilles en arrière – le tigre n'avait jamais vu pareille machinerie –, mais la terreur.

Le visage de M. Zeng se crispa quand il piqua la fourrure du fauve à travers les barreaux – et d'une décharge foudroyante, il l'électrocuta.

2

Le Kalahari – la « grande soif » – recouvrait les trois quarts du Botswana et la zone est de la Namibie, un désert ininterrompu battu par des vents de sable où persistaient de rares eaux de surface. Il fallait puiser dans les sources souterraines, avec des milliers de puits disséminés sur ce territoire qui s'étirait jusqu'aux rives du fleuve Okavango. Son delta, patrimoine mondial de biodiversité, était un lieu unique pour les animaux migrant à sa saison sèche.

N/Kon, comme tous les San, connaissait intimement le désert austral, et son ami John avait de l'argent à investir grâce à l'exploitation de sa mine au cœur du Kalahari namibien. Ensemble, les deux hommes avaient travaillé d'arrache-pied pour bâtir le lodge et les infrastructures de Wild Bunch, clôturer les quatre-vingt-dix mille hectares de la réserve, réunir les bêtes et permettre l'ouverture au tourisme du sanctuaire animalier. Leur gagne-pain depuis que la mine de diamants s'était officiellement tarie.

Les San étaient les ancêtres des hommes modernes, gardiens d'une culture figée depuis plus de trente mille ans. Ceux qu'on appelait vulgairement Bochimans n'avaient pas de chef, de loi, de concept de stock, à la différence de leurs cousins pasteurs, les Khoï – ou Khoi-Khoi. Reconnaisables aux « clics » qui caractérisaient leur langue, les ancêtres khoï et san avaient exécuté des gravures et des peintures rupestres plus anciennes que celles de Lascaux, représentant des chasses au koudou ou à

l'antilope, mais aucune scène de guerre ou de violence. Adaptés à leur biotope, sans empreinte écologique, les petits hommes du désert se déplaçaient comme les animaux en fonction des pluies pour se nourrir de fruits, de racines et du gibier qu'ils suivaient à la trace – « ceux qui suivent l'éclair », comme se définissait le peuple san.

Et l'éclair avait mené N/Kon et sa famille élargie à Wild Bunch.

Outre son prénom imprononçable en raison du « clic » qui le fendait en deux (même John, qui avait vécu parmi eux, l'appelait « Nclon »), sa nonchalance et son sourire aux dents manquantes le faisaient passer pour un bon sauvage, respectable et inoffensif aux yeux des Occidentaux. Les clients américains qui séjournaient depuis trois jours à Wild Bunch lui parlaient avec une condescendance tout anglo-saxonne, guère impressionnés par son bob au bleu délavé, son treillis informe et ses godasses au cuir troué – une lionne les avait mâchées, une nuit, lors d'un campement sous tente, où il avait eu l'étourderie de les laisser dehors. John se demandait d'où venait ce sentiment de supériorité à l'égard des autochtones, d'autant que le berceau de l'humanité se situait précisément ici, en Afrique australe. Le trio de touristes avait néanmoins suivi N/Kon dans la savane et découvert sur ses pas l'art du pistage.

Chaque déjection permettait d'identifier l'animal, son genre, parfois son âge, et surtout le moment de son passage. Si elle était fraîche, on marchait en silence et en file indienne pour réduire sa visibilité, N/Kon en tête mimant avec ses mains les animaux qu'il avait en visuel bien avant tout le monde – une torsade au-dessus de la tête pour signaler la présence d'un koudou, des cornes larges pour le gnou, plus pointues pour les springboks.

John fermait la marche ce matin-là, attentif aux mouvements alentour. Ils étaient à pied, sans armes, et si les animaux n'avaient aucune raison de s'attaquer à eux, les accidents étaient toujours possibles. Des blocs de sel étaient disséminés pour les herbivores qui, en les léchant, voyaient leur besoin d'eau diminuer – le potassium fixant l'eau dans leur corps. Un couple

de vanneaux défendait bec et ongles leur nid qu'un fauconnet reluquait, braves petites teignes qui n'hésitèrent pas à harceler le rapace jusqu'à ce qu'il déguerpisse. L'adrénaline grimpa d'un cran lorsque N/Kon laissa ses bras ballants devant lui : la trompe d'un éléphant.

Le San fit signe de se taire. Obéissant à ses gestes, les touristes poursuivirent leur approche face au vent, soudain anxieux. John leur avait dit qu'il fallait se méfier des pachydermes malgré leur réputation d'êtres débonnaires. Leur mémoire traversant les âges, tous les éléphants d'Afrique avaient été traumatisés par les chasses et les guerres, notamment en Angola, les poussant à franchir les rivières et à migrer d'un pays à l'autre. Un ami de John, qui vivait en osmose avec son éléphant orphelin depuis sa naissance, avait été attaqué six mois plus tôt par trois mâles alors qu'ils se promenaient ensemble : tous les deux avaient été tués.

Les Américains en panoplie de brousse n'en menaient pas large : le Land Cruiser était loin, trop pour échapper à la charge d'un animal belliqueux.

— Surtout ne bougez pas... Elle a senti notre présence.

John chuchotait dans leur dos, à quelques mètres de l'éléphante débusquée derrière un bosquet d'acacias. Ils avaient fait attention aux brindilles, qui résonnaient pour N/Kon autant que du petit bois, en vain : on voyait aux battements souples de ses oreilles que le pachyderme les avait repérés. Les touristes se recroquevillèrent un peu plus derrière les épineux, comme pour se fondre à la terre. L'éléphante se situait à cinquante mètres, une distance avalée en quelques secondes malgré sa corpulence, mais elle ne chargea pas comme elle l'aurait fait s'ils avaient eu la sottise de se retrouver entre elle et son petit.

John et N/Kon risquèrent un œil par-dessus les acacias ; avec un peu de chance la bête esseulée les avait reconnus. De fait, elle ne tarda pas à se détourner, d'abord légèrement, un simple mouvement de tête, avant de se décaler et de prêter son flanc au regard des hommes. C'était une femelle

âgée de taille moyenne : il lui manquait une défense et l'autre avait réduit de moitié, usée sur trop d'écorces. Lina, la matriarche et doyenne de sa harde.

— Vous pouvez vous redresser, dit John. Tranquillement.

Les trois explorateurs osèrent peu de gestes. Ils levèrent la tête avec une lenteur de spationaute et retinrent leur souffle : soulevant un nuage de poussière, d'autres éléphants arrivaient. Lina dressa la trompe en guise de salut, huma l'air que leur marche vers elle aspirait et barrit une fois pour accueillir les siens. Ils n'étaient pas pressés, contrairement aux clients de John, qui avaient traversé le monde en avion pour découvrir l'Afrique sauvage en trois jours. Le propriétaire de la réserve ne les jugeait pas, ils étaient son gagne-pain.

— La famille se retrouve, on dirait.

Lina agitait les oreilles tandis qu'arrivait la troupe, émettant de longs grognements gutturaux. Les éléphants se frottèrent bientôt à elle en signe d'affection, enroulant leurs trompes en de savants messages olfactifs. Lina était leur guide, l'encyclopédie des chemins menant à la moindre mare d'été caniculaire et jusqu'aux rives de l'Okavango, tout là-bas vers le Botswana. La transmission de leur savoir permettait aux éléphants de survivre depuis des millions d'années, tous frères, sœurs ou gardiens des petits, constituant la même famille unie ; la harde ne craignait que les grands mâles en rut qui, au printemps et après quelques raclées infligées à leurs congénères, exigeaient leur saillie avec une tendresse de mirador.

La poussière qu'ils soulevaient retombait lentement, les frottements contre le cuir de la vieille éléphante redoublaient, mais le cérémonial durait beaucoup plus longtemps que d'habitude. John eut un pressentiment, qui changea la structure paisible de son visage.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Jena, la jeune Américaine.

— Je ne sais pas... encore.

N/Kon ne souriait plus. La matriarche agitait le bout de sa trompe au milieu du troupeau, soufflant sur la terre pour l'imprégner de son passage,

tandis que les autres s'éloignaient. Le regard de John passa du vert au gris. Jena buvait ses mots depuis trois jours comme une délicate sauvagerie, s'imprégnant de son amour pour ses bêtes, et la jeune femme avait compris que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta-t-elle.

— Elle attend les jeunes mâles, on dirait...

Trois d'entre eux venaient de se détacher, bientôt en âge de quitter le groupe. Lina était maintenant seule, résignée, pendant qu'ils l'encerclaient. L'enserraient. Leurs infrasons firent trembler le sol, puis tout se passa très vite : un mâle se rua sur la matriarche et la percuta avec toute la force de sa jeunesse pour la déséquilibrer. Lina bascula sous l'assaut, les autres mâles l'attendaient pour charger ; elle s'empala sur leurs défenses, assez longues et affûtées pour percer ses flancs. L'éléphante poussa un cri d'agonie qui déchira l'air et s'affala lourdement dans la poussière, le ventre perforé.

John sentit la main de Jena crispée sur son avant-bras. Lui aussi retenait son souffle. À pas lents, précis, la harde encercla bientôt la grand-mère qui gisait à terre. Puis, en ordre, ils commencèrent à tourner autour du grand corps ensanglanté, la frôlant de leurs trompes pour un dernier hommage ; enfin, serrés les uns contre les autres, les éléphants se mirent à pleurer.

~

Les San considéraient les éléphants comme leurs égaux. Pouvant nomadiser sur un territoire de dix mille kilomètres carrés, les pachydermes connaissaient par cœur les lieux de leurs ressources, cultivaient leur paysage, comme les petits plans d'eau autour desquels ils gardaient une clairière dégagée pour se prémunir des attaques. N'étant pas épargnés par les insectes suceurs de sang, ils confectionnaient des tapettes à mouches à partir de buissons, coinçaient les bâtons qu'ils n'utilisaient pas derrière l'oreille, comme des artisans avec un crayon. Ils reconnaissaient jusqu'à cent individus au son de leur voix et se déplaçaient selon une hiérarchie bien

intégrée par la troupe – si l'on déposait devant la meneuse l'urine fraîche d'un éléphant qu'elle savait derrière elle, cette dernière restait déconcertée – comment un proche pouvait-il se trouver à la fois devant et derrière ?

Des trois touristes séjournant à Wild Bunch, Jena était la plus sensible ; la jeune Américaine était bouleversée par l'attaque de l'éléphante tandis qu'ils regagnaient le Land Cruiser équipé. Il y avait plusieurs hardes dans la réserve, qui se croisaient parfois, mais John n'avait jamais assisté à une mise à mort. Il savait cependant que le clan de Lina serait en deuil plusieurs jours et que des individus de régions éloignées viendraient à leur tour faire leurs adieux, reniflant et touchant le cadavre de la matriarche, témoignant d'un respect qui traversait les âges.

— Pourquoi ils l'ont tuée ? demanda Jena.

— Parce qu'elle était trop vieille pour les suivre. Son agonie aurait été lente avant qu'elle devienne la proie des lions. Ils ont préféré abrégé ses souffrances.

— Une sorte d'euthanasie ?

— Si tu veux, mais c'est de l'anthropomorphisme. Les animaux ne sont ni gentils ni méchants. Pas comme on le conçoit.

— La doyenne a livré ses secrets à sa famille avant de mourir ?

— Oui, celle qui va prendre sa place dans la harde l'a observée et a tout enregistré.

— Une mémoire d'éléphant ! brailla le père de Jena qui, à l'abri du 4 × 4, se remettait à parler fort.

— Ils peuvent se souvenir de l'odeur d'un homme, même après des années, confirma John. Un braconnier qui avait tué les parents d'un éléphanteau a été chargé quinze ans plus tard par la même bête devenue adulte.

— ... Et ?

— On a retrouvé de la bouillie sèche.

— *Oh my God !*

Le Land Cruiser s'ébroua, N/Kon silencieux sur le siège passager. John racontait des tas d'histoires d'animaux aux clients de Wild Bunch, qui ne demandaient que ça.

— Il n'y a pas que les éléphants mâles qui ont de longues défenses : les femelles aussi en avaient avant qu'on se mette à les chasser. Aujourd'hui, presque tous les éléphants ont assisté au meurtre d'un de leurs proches, et l'abattage prématuré d'une matriarche est une catastrophe en chaîne ; leur culture en partie détruite, les survivants sont traumatisés. Les éléphants d'Afrique ne vivront plus jamais comme avant le massacre des « grandes défenses ». Ils se sont adaptés au trafic d'ivoire : leurs défenses ont raccourci.

— Pour se préserver des hommes ? C'est lamentable, souffla Jena, peinée.

— L'homme est un loup pour l'homme, renchérit son père, un cliché qui agaça sa fille.

— Sauf que le loup ne s'attaque pas aux hommes ! tempêta la naturaliste en herbe.

Les touristes américains étaient de nouveau volubiles. Partis à l'aube, fatiguant vite sous le soleil du Kalahari, le trio n'était pas mécontent de rentrer au lodge après cette matinée riche en émotions, où ils se montreraient les mêmes photos prises par centaines, souvenirs qu'ils ne regarderaient plus une fois rentrés chez eux, faute de temps pour les trier. John ne leur avait pas demandé ce qu'ils faisaient dans la vie – Jena suivait probablement des études dans une université prestigieuse dont le coût exorbitant l'obligerait à piétiner ses nobles idéaux en acceptant n'importe quel travail assez lucratif pour rembourser ses dettes, quant à son père, Eddy, John préférait ne pas savoir : ceux qui travaillaient dans le pétrole ou l'industrie étaient souvent les mêmes qui aimaient le luxe de la nature préservée. La mère, elle, disait amen à tout, ou *my God...* Sa misanthropie gagnant du terrain, John accéléra sur la piste qui les ramenait au lodge.

— Merci pour cette balade, John, c'était juste fantastique !

— C'était un plaisir, Jena.

— Tu boiras un verre avec nous pour notre dernier soir ?

— Vous avez du whisky tourbé dans vos valises ? J'ai du mal à en trouver par ici.

— Heu... non.

— Je plaisante. N/Kon nous dégouttera ce qu'il faut.

— *Great !*

Le pisteur san s'était remis à sourire, énigmatique sous son bob délavé.

— Et on mange quoi ce soir ? continua Jena, qui avait l'appétit de son âge.

— De la girafe.

— Hein ? !

— Une jeune de quatre ou cinq ans : même les San trouvent les vieilles girafes immangeables.

— Toi, John, tu tues tes animaux ? ! s'horrifia Jena.

— Tu préférerais quoi, un bon steak de bœuf ?

— Eh bien, quitte à consommer de la viande, oui ! se décomposa-t-elle. Jamais je ne mangerai un animal sauvage !

— Ils sont pourtant mieux adaptés à leur biotope. Ce n'est pas le cas du bœuf, qui a besoin de prairies et d'herbe pour vivre. Alors on doit raser des hectares entiers de savane, les arbustes et les micro-organismes qui la composent, détruire un écosystème qui a évolué pendant des dizaines de millions d'années par interdépendance, chasser tous les animaux qui vivent là, petits et grands, puis pomper l'eau des nappes phréatiques. Le Kalahari est un désert et l'herbe y est rare, comme tu l'as remarqué, expliqua John. Outre les compléments alimentaires qu'on importe pour le nourrir, un bœuf consomme dix fois plus d'eau par kilo de viande que le gibier local, qui vit sa vie en toute liberté en prélevant le nécessaire autour de lui. Ne parlons même pas de l'élevage intensif, où le veau est séparé de sa mère à deux

mois et engraisé de force dans un box exigü sans contact avec ses congénères, ce qui fait de sa brève vie d'animal social un calvaire. Avec le gibier, pas de traitements aux antibiotiques, d'hormones ni de perturbateurs endocriniens provoquant cancers, vache folle et autres maladies, pas d'abattoirs à la chaîne où les ruminants meurent épouvantés. Le gibier est tué sur le coup, sans peur et presque sans douleur... Tu sais, une girafe est aussi effrayée que nous à l'idée d'être mangée par un lion, poursuivit-il devant l'air pincé de Jena : si elles avaient le choix entre la mort instantanée provoquée par une balle dans le cœur et une fuite éperdue devant un fauve avant d'étouffer entre ses crocs, les girafes choisiraient comme nous la première solution. Sans compter que le grand gibier est souvent dévoré encore vivant.

— Mais manger des girafes...

— Vos Amérindiens mangeaient les bisons nomades des prairies, non ? Les Inuits chassent toujours le phoque, les peuples d'Amazonie le tapir ou les oiseaux comestibles. L'important est de limiter sa consommation, pour la viande comme pour le reste. Il n'y a que dans les grands parcs nationaux, type Serengeti, que carnivores et herbivores s'autorégulent sans intervention humaine. On est ici en circuit court, en concurrence directe avec les prédateurs. Rien à voir avec l'univers concentrationnaire de KFC ou de McDonald's au Brésil, enfonça John, entre la pédagogie et la haine recuite. Jusqu'aux années 1960, les fermiers d'Afrique tuaient tout ce qui n'était pas du bétail. Plus maintenant. Une girafe, c'est six cents kilos de viande qui vont nourrir la communauté pendant des mois. Il n'y a pas de perte, de viande périmée qu'on jette par quintaux comme chez vous, où tous les ans des centaines de millions d'animaux sont abattus pour rien. Avant de prélever un animal, on doit patrouiller, recenser les espèces, le nombre de spécimens et, selon les saisons, choisir telle ou telle proie. Les années d'abondance, certaines femelles peuvent avoir deux portées, mais si la sécheresse sévit l'année suivante il n'y a plus assez de nourriture pour tout le

monde. Seul le surplus des troupeaux est chassé, selon les capacités de la réserve. S'il n'y avait pas de clôtures et si des animaux pouvaient se nourrir ailleurs sans se faire tuer, on ne chasserait pas de gibier. Il se trouve qu'il y a trop de girafes cette année à Wild Bunch... Tu préférerais quoi, qu'elles meurent de faim ?

Jena se sentit idiote devant ce rouleau compresseur.

— Eh bien, non, se défendit-elle, mais elles sont si jolies avec leurs grands cils !

— Comme toi, *young lady*, s'adoucit John. Et je les aime aussi, beaucoup. Mais en prélevant une jeune femelle, on régule les naissances et on laisse une chance aux autres girafes de survivre, répéta-t-il.

Même le père de Jena s'était tu.

— Je préfère être végétarienne, bouda-t-elle.

— Tu as mille fois raison, mais tu as vu des légumes dans le coin ? La Namibie est un désert, presque tous les légumes sont importés par avion ou par camions sur des centaines de kilomètres. Au niveau environnemental, on fait mieux.

— C'est pas drôle.

— C'est la vie.

John ne dit pas que c'était N/Kon qui se chargeait des prélèvements dans la réserve, que lui était incapable de tuer un animal depuis la mort d'Aya. Son équipier san remarqua alors le vol tournoyant dans l'azur. Des vautours, vu leur déplacement en spirales descendantes, qui avaient dû repérer une carcasse ou un animal malade. John aussi les avait vus ; il ralentit imperceptiblement à leur approche. Ce n'était pas l'heure des lions, qu'ils avaient croisés un peu plus tôt endormis et en tas à l'ombre des arbres ; la piste les mena droit au point d'attraction des charognards.

Le Land Cruiser s'arrêta à quelques mètres, le silence s'était imposé dans l'habitacle ; le corps d'un jeune homme gisait dans la poussière, face contre terre.

— Restez à bord, fit John en poussant la portière.

Un acacia offrait une ombre inutile au corps allongé sur le bord de la piste. John s'agenouilla, constata qu'il ne respirait plus. Un autochtone, khoï ou san, qui n'avait guère plus de vingt ans, les yeux encore ouverts, le dos tailladé sous son tee-shirt et des blessures profondes dont le sang commençait à coaguler malgré le travail acharné des fourmis.

Les touristes l'avaient vu. C'était trop tard.

Le piège avait fonctionné. Une corde solide d'un mètre de long terminée par un nœud coulant et, à l'autre extrémité, par une lame lourde, épaisse et tranchante. On avait creusé un trou de cinquante centimètres de profondeur et vingt-cinq de diamètre sur le passage qui menait au seul point d'eau du secteur, après quoi on avait placé un plateau de bambou puis le nœud coulant largement ouvert, avant de recouvrir le tout de feuilles et de brindilles. La girafe qui y posait le pied crevait le plateau, les fines pointes de bambou se refermaient vers le bas, empêchant la patte de ressortir, et plus la girafe remuait son membre entravé, plus le nœud coulant se resserrait. Elle donnait fatalement un grand coup de patte pour se dégager et la lame tranchante du glaive venait sectionner ses jarrets.

Saisie par la douleur, cherchant désespérément à se dépêtrer, la girafe s'agitait de plus belle sans comprendre que chaque tentative de s'échapper aggravait ses blessures. Le membre brisé, elle finissait par s'affaisser, se traîner en vain, et mourir en agonisant pendant des heures sous le soleil.

Solanah l'avait repérée dans ses jumelles alors qu'ils patrouillaient dans le parc de Bwabwata, ahanant pour se libérer. Une girafe dont les cris désespérés risquaient d'alerter les lions. Mettant pied à terre, les rangers s'étaient approchés en file indienne, les bras collés au corps pour prendre le moins de place possible dans son champ visuel. Il n'y avait pas de chasseur pour achever l'ongulé, comme c'était souvent le cas avec ce genre de pièges,

du moins aucun de visible dans les bosquets voisins. Solanah avait une boule de pitié rageuse dans la gorge – le fusil, vite.

Affolée, la girafe gesticula pour se défaire des crocs qui mordaient sa patte, plus violemment tandis que les petits hommes prenaient place autour d'elle, recevant autant de fois la lame d'acier qui, lui infligeant d'affreuses plaies, sciait ses ligaments et bientôt lui broierait les os.

Solanah épaula son arme.

— Prêts ?

Les trois rangers se tenaient dans l'angle mort de la girafe, parés. Solanah appuya sur la détente ; la fléchette se ficha dans le mou du ventre blanc de la girafe, répandant aussitôt le liquide anesthésiant.

Ils n'avaient que deux minutes devant eux pour contrôler la chute de la géante mais les rangers étaient bien entraînés. L'indolence gagna l'animal, qui déjà ne se débattait plus ; les hommes dressèrent leurs perches de différentes tailles, l'extrémité en forme de fourche, et les calèrent le long de son cou. Les mouvements de la girafe qui cherchait à se dégager leur faisaient perdre prise, le moment de la chute était imminent, décisif. Une mauvaise manœuvre et, en tombant de ses cinq mètres, la malheureuse se briserait les vertèbres ; Solanah levait la tête pour deviner de quel côté la géante s'affalerait, prête à bondir pour tenter de l'accompagner sans se faire écraser sous son poids, priant pour que la girafe étourdie mette d'abord les genoux à terre.

« Allez ma vieille, l'encouragea Solanah, oublie le piège qui te fait mal et pose tranquillement tes longues pattes devant toi. » Car la girafe tanguait dangereusement. Solanah et ses hommes bourdonnaient autour d'elle, tenant les perches à bout de bras pour qu'elles épousent son cou si fragile.

— Attention, elle perd connaissance !

Nerfs tendus, yeux écarquillés vers le ciel, les rangers guettaient la chute quand les longs cils se fermèrent enfin ; ne craignant plus les coups de sabot, Solanah prit le risque de caler ses bras contre le poitrail de l'animal

pour l'inciter à s'incliner, accompagna sa première patte antérieure tandis qu'elle se pliait, aida la seconde sans se soucier de l'inclinaison du cou – elle avait confiance en ses hommes, surtout en Seth.

— Encore, encore !

La bête fléchit inexorablement, se tassa sur elle-même dans un ballet baroque, maladroit mais efficace ; elle s'affala, sa tête délicate retenue par Solanah, qui la posa doucement à ses pieds. Du bon boulot, estima l'officier des rangers. Elle le dit à ses gars, qui firent la sourde oreille. Jouer au fier n'était pas le style de la maison et le parc namibien de Bwabwata se trouvait sous leur protection.

Solanah coupa la corde du piège au canif, se pencha sur la blessure. De méchantes plaies striaient le jarret, les tendons étaient à demi sectionnés mais l'os de la patte n'était pas brisé. La girafe pourrait remarcher. Elle serait sans doute la proie des lions avant de pouvoir courir mais au moins elle pourrait se défendre.

Solanah nettoya les plaies à vif, appliqua une crème cicatrisante, injecta un sérum antibactérien, banda le membre endommagé. Seth et les autres revenaient de leur patrouille dans les bosquets voisins.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non. Même pas de marques de pneus... Un coup des chasseurs locaux peut-être, avança Seth.

Une activité illégale dans les parcs nationaux. Celui de Bwabwata était libre d'accès, excepté à la frontière sud avec le Botswana, et comportait trois clôtures standards pour des raisons vétérinaires (éviter que les épidémies des troupeaux domestiques ne se répandent) : il était donc facile de s'y introduire...

Les rangers attendirent à l'ombre que l'anesthésiant cesse d'agir, virent bientôt l'animal reprendre vie puis épousseter son cou livré à la poussière. L'effort pour se relever était douloureux mais, s'ébrouant et après plusieurs tentatives infructueuses, la girafe parvint enfin à se dresser sur ses pattes.

Elle n'eut aucun regard pour les humains qui l'avaient sauvée, sûre que d'autres chercheraient encore à la tuer. Solanah la suivit du regard, majesté chaotique, jusqu'à la mare d'eau qui, mieux que le reste, étancherait sa soif après son combat contre la douleur et la mort. Avec un peu de chance, elle vivrait. Elle buvait déjà, escabeau renversé, avant de rejoindre les siens.

Solanah se dirigea la première vers la Land Rover qui cuisait au soleil.

Elle faisait le plus beau métier du monde.

~

Le pelage des girafes, aux arabesques uniques, leur servait de code graphique pour s'identifier. En broutant les feuilles les plus élevées, elles facilitaient la pousse des buissons et entretenaient des couloirs accessibles aux autres animaux. Une cible d'autant plus facile que, de nature peu méfiante, les girafes marquaient un temps d'arrêt avant de s'enfuir. Les grands arbres disparaissant, utilisés comme bois de chauffage ou de construction, les girafes devaient souvent s'agenouiller pour manger les herbes basses, une posture incompatible avec les coups de sabot, seul moyen de défense contre les lions, ou les hommes.

Sabots emmaillés dans des fils de fer ou des pièges métalliques cachés au pied des acacias, blessées par des armes de jet, décimées par les guerres d'Angola et du Mozambique, les girafes étaient toujours braconnées malgré les accords de protection dont elles bénéficiaient. On retrouvait leur chair en bâtonnets de viande séchée, le *biltong*, mêlée à celle des autruches d'élevage, des antilopes et à d'autres viandes de brousse pour écouler les surplus illicites. La queue touffue de la girafe devenait un tape-mouches, sa vésicule une outre, ses os des manches de couteau, ses tendons des cordes de guitare, ses poils des bracelets, sa peau des chapeaux pour touristes. Une rumeur venue d'Afrique de l'Ouest prétendant que leur cerveau et leur moelle guériraient le sida, on les chassait en conséquence.

Solanah était dégoûtée.

Elle venait d'être mutée au quartier général de la KaZa. La Kavango-Zambezi Transfrontier Conservation Area regroupait trente-six réserves d'une superficie équivalente à celle de la Suède qui couraient sur cinq pays : Namibie, Angola, Botswana, Zambie et Zimbabwe. Un espace de protection des espèces sauvages dont Nelson Mandela avait formulé l'idée au tournant du siècle – créer des parcs de la paix pour transcender les frontières, refermer les cicatrices du passé et éviter de nouveaux antagonismes.

Les rangers de chaque pays étant incités à collaborer avec leurs homologues, Solanah la Botswanaise faisait ainsi équipe depuis deux mois avec Seth Shikongo, son alter ego namibien au QG. Les deux officiers avaient trente rangers sous leurs ordres, dix femmes, le double d'hommes, attachés essentiellement à la prévention du braconnage, à la surveillance et au règlement des conflits avec les petits éleveurs qui vivaient parmi les animaux sauvages.

Le parc de Bwabwata, où la girafe avait été piégée, appartenait à leur secteur et, malgré la présence de villageois dans la réserve, Solanah doutait que l'un d'eux ait pris le risque de chasser illégalement.

Le matériel entassé à l'arrière de la Land Rover, les rangers reprirent la route, tâchant d'évaluer les environs dans le torrent de poussière qu'ils soulevaient.

— On aurait peut-être pu guetter les bracos, avança Seth, ses lunettes relevées sur son visage juvénile. Ils ne doivent pas être loin ; en se cachant dans les bosquets, on avait une chance de les attraper.

— Et de se faire trouer la peau.

— Ces types ne me font pas peur.

— Ils devraient, fit Solanah au volant. En tout cas, on a été chanceux de tomber sur le piège avant eux.

— Et eux de ne pas tomber sur toi.

— Garde ta salive, *slim boy*.

Le surnom qu'elle donnait à son équipier. Seth était moins costaud qu'elle, plus petit, de douze ans plus jeune, aimable et souriant comme pouvaient l'être les Ovambos (l'ethnie principale en Namibie) et d'une retenue exemplaire avec les femmes. Deux mois de coopération avaient eu raison de sa timidité – Solanah aimait bien plaisanter et n'hésitait pas à le mettre en boîte –, ils avaient le même grade mais l'aura de sa collègue l'impressionnait toujours. La lieutenant Betwase avait longtemps travaillé à la brigade anti-braconnage du parc de Chobe. Appartenant au corps de l'armée, les rangers botswanais étaient autorisés à tirer à vue au moindre soupçon de braconnage : Solanah avait probablement déjà abattu un homme, voire plusieurs – lui n'avait jamais porté d'arme à feu...

Les tourbillons de poussière dansaient dans l'habitacle ; Seth songeait à doubler les patrouilles autour des points d'eau de Bwabwata quand un nom s'afficha sur l'écran du portable fixé au tableau de bord. C'était le colonel Betwase, le nouveau chef de la KaZa et le mari de Solanah. La discussion fut brève mais, au ton de sa partenaire, Seth comprit que quelque chose de grave venait d'arriver. Elle raccrocha, contrariée.

— Un homicide vient d'être signalé dans une réserve privée, annonça-t-elle.

— C'est l'affaire de la police, non ?

— Pas s'il s'agit de braconnage, ce qui semble être le cas. On nous attend sur la scène de crime, le temps de déposer l'équipe au QG.

NOTE DE L'AUTEUR

Au-delà des livres lus, ceux de Baptiste Morizot en tête, et des informations données par des ONG ou des associations comme Robin des Bois, j'ai eu la chance d'avoir pour fixeur Félix Vallat (EcoSafaris) lors de mes voyages en Namibie, grand petit pays qui mérite beaucoup plus que le détour. Une seconde maison où les bêtes vivent parfois libres et sauvages hors des réserves. Les voir est bouleversant, ou alors on est un caillou. Un simple sursis au rythme où vont les hommes. Je voulais être tueur de braconniers quand j'étais petit. Je le veux toujours. Écrire comme remède.

La même main caresse et tue

Le souvenir du couteau.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

OKAVANGO, 2023, Folio Policier n° 1035.

PAZ, 2019, Folio Policier n° 924.

PLUS JAMAIS SEUL, 2018, Folio Policier n° 885.

CONDOR, 2016, Folio Policier n° 850.

MAPUCHE, 2012, Folio Policier n° 716.

ZULU, 2008, Folio Policier n° 584.

UTU, 2004, Folio Policier n° 500.

PLUTÔT CREVER, 2002, Folio Policier n° 423.

Dans la collection Folio Policier

SAGA MAORIE, Haka – Utu, 2016, n° 798.

LA JAMBE GAUCHE DE JOE STRUMMER, 2007, n° 467.

Dans la collection Folio 2 € / 3 €

PETIT ÉLOGE DE L'EXCÈS, 2024, n° 4483.

Dans la collection de livres audio « Écoutez lire »

OKAVANGO, lu par Benjamin Jungers, 2023.

PAZ, lu par Michel Vigné, 2019.

CONDOR, lu par Michel Vigné, 2016.

MAPUCHE, lu par Féodor Atkine, 2015.

Aux Éditions Baleine

HAKA, 1998, Folio Policier n° 286.

Dans la collection Le Poulpe

D'AMOUR ET DOPE FRAÎCHE, coécrit avec Sophie Couronne, 2009,
Folio Policier n° 681.

Chez d'autres éditeurs

MAGALI, Robert Laffont, 2024.

SANGOMA : LES DAMNÉS DE CAPE TOWN, dessin de Corentin
Rouge, Glénat, 2021.

LËD, Les Arènes, 2021, Pocket n° 18375.

POURVU QUE ÇA BRÛLE, Albin Michel, 2017.

LES NUITS DE SAN FRANCISCO, Flammarion, 2014, Folio Policier n°
842.

COMMENT DEVENIR ÉCRIVAIN QUAND ON VIENT DE LA
GRANDE PLOUQUERIE INTERNATIONALE, Le Seuil, 2013, Points n°
3036.

NOUVEAU MONDE INC., La Tengo éditions, 2011.

QUEUE DU BONHEUR, édité par le MAC/VAL, 2008, d'après l'œuvre du
plasticien Claude Closky.

RACLÉE DE VERTS, Éditions La Branche, collection Suite noire, 2007,
Pocket n° 14870.

Aux Éditions Pocket Jeunesse

ILS SONT VENUS DU FROID, 2022.

MAPUCE ET LA RÉVOLTE DES ANIMAUX, illustré par Christian Heinrich, 2015.

KROTOKUS I^{ER}, ROI DES ANIMAUX, illustré par Christian Heinrich, 2010.

Aux Éditions Thierry Magnier

MA LANGUE DE FER, littérature jeunesse, collection Petite Poche, 2007.

JOUR DE COLÈRE, littérature jeunesse, collection Petite Poche, 2003.

Nouvelle édition, 2016.

Aux Éditions Syros

L'AFRIKANER DE GORDON'S BAY, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2013.

ALICE AU MAROC, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2009.

LA DERNIÈRE DANSE DES MAORIS, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2007.

LA CAGE AUX LIONNES, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2006.

Table des matières

L'auteur

Dédicace

Épigraphe

Carte

Première partie - Le caméléon

Chapitre 0

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

*Couverture : d'après photos © Nikola Kordel /
Shutterstock ; planpicture/Design Pics/Dosfotos (détails).*

© *Éditions Gallimard, 2023.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© *Éditions Gallimard, 2024.*

« Une intrigue diaboliquement ficelée sur les ravages qu'on inflige au monde sauvage. »

AUGUSTIN TRAPENARD, *LA GRANDE LIBRAIRIE*

Okavango

Engagée avec ferveur dans la lutte anti-braconnage, la ranger Solanah Betwase a la triste habitude de côtoyer des cadavres et des corps d'animaux mutilés. Aussi, lorsqu'un jeune homme est retrouvé mort en plein coeur de Wild Bunch, une réserve animalière à la frontière namibienne, elle sait que son enquête va lui donner du fil à retordre. D'autant que John Latham, le propriétaire du domaine, se révèle vite être un personnage complexe. Ami ou ennemi ? Solanah va devoir composer avec ses doutes et une très mauvaise nouvelle : le Scorpion, le pire braconnier du continent, est de retour sur son territoire...

CARYL FÉREY

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2009, avec *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar 2012 du magazine *Lire, Condor* et, plus récemment, *Paz*.

Cette édition électronique du livre
Okavango de Caryl Férey
a été réalisée le 10 décembre 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073088062 - Numéro d'édition : 643327).
Code produit : Q10793 - ISBN : 9782073088079.
Numéro d'édition : 643328.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)